

Présentation

Marie-Andrée Beaudet et Rainier Grutman

Volume 32, numéro 3, automne 1996

Québec, une autre fin de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036033ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036033ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaudet, M.-A. & Grutman, R. (1996). Présentation. *Études françaises*, 32(3), 3–6.
<https://doi.org/10.7202/036033ar>

PRÉSENTATION

MARIE-ANDRÉE BEAUDET ET
RAINIER GRUTMAN

La fin de siècle européenne, on connaît. Jamais elle n'a joui d'autant de sympathie qu'à une époque qui, comme la nôtre, recycle allègrement ce qu'elle n'a pu produire. Les figures féminines dessinées par Gustav Klimt et par Dante Gabriel Rossetti, pour ne prendre que ces exemples-là, ornent désormais cartes postales, agendas de poche, carnets d'adresses et autres objets quotidiens, sinon utilitaires. C'est dire que la volonté de rupture avec le monde bourgeois, devenue partie intégrante de toute démarche artistique depuis les revendications romantiques, a été effectivement annulée. Perçoit-on encore les enjeux esthétiques (le goût du faisandé, de l'artificiel) qui furent ceux de l'époque? Pourtant, la problématisation du réalisme — rappelons que le titre d'*À rebours* en anglais était *Against Nature* — allait de pair avec une recherche d'expériences à ce point exquises, morbides ou aberrantes qu'un essayiste contemporain, Max Nordau, crut pouvoir conclure au caractère dégénéré de la « disposition d'esprit crépusculaire¹ » qui s'exprimait à travers le décadentisme et son prolongement habituel, le néo-mysticisme. Marc Angenot², de son côté, a montré pour la France que le discours social fin de siècle marchait à l'angoisse et tentait, par le biais du récit, de conjurer l'avenir. Contrairement à ce qu'avaient annoncé

1. Max Nordau, *Dégénérescence*, traduit de l'allemand par Auguste Dietrich, tome I : *Fin de siècle — Le mysticisme*, Paris, Alcan, 1894, p. 78.

2. Marc Angenot, *1889 : Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 313-500.

les champions du positivisme, le progrès technique provoqua un désarroi général dont les décadents se firent l'écho. En fin de compte, loin de renvoyer à une façon abstraite de découper le temps en tranches égales, la fin du XIX^e siècle français appelait, aux yeux de ceux qui la vécurent, non seulement la fin d'une race (jamais l'antisémitisme n'avait eu aussi bonne presse), mais encore celle d'une nation (réanimée à coups de slogans du type « nos ancêtres les Gaulois »).

Quant à la fin de siècle québécoise, sujet du présent numéro d'*Études françaises*, on se doutait à peine qu'une telle chose pût avoir existé. Selon une interprétation encore fort répandue, la littérature du XIX^e siècle, vouée tout entière à la mission providentielle du peuple français en Amérique du Nord, tenue au pas par un clergé jaloux de ses privilèges, n'aurait guère ménagé d'ouvertures vers l'extérieur. Adopter une telle position, c'est cependant s'interdire de comprendre le phénomène Nelligan autrement que comme un météore jailli *ex nihilo*; c'est également se condamner à ne pas juger à leur juste valeur les idéologèmes finiséculars qui traînent çà et là dans le roman eschatologique de Jules-Paul Tardivel, *Pour la patrie*. Notre hypothèse était plutôt que la fin de siècle canadienne-française s'était — selon une formule paradoxale — refermée sur une ouverture. Pour cette jeune littérature dont l'émergence avait été placée sous l'égide de l'affirmation nationale, les deux dernières décennies du Siècle des nationalités auraient représenté la création d'un premier espace de dialogue et d'échanges avec l'en dehors, le monde.

Nul ne sera surpris d'apprendre que pour le Québec et ses littérateurs, « le monde », en ces années d'expositions universelles, se réduisait en pratique à la France. Aussi, plus de la moitié des articles qui suivent approfondissent-ils un aspect des relations franco-québécoises. L'ambivalence de ces dernières est mise en lumière par Denis Saint-Jacques et Marie-Andrée Beaudet : fascinés malgré eux par les esthétiques nouvellement produites dans la république laïque, un certain nombre d'intellectuels québécois hésitent entre le rejet et l'adoption. Leurs tergiversations ont laissé des traces dans ce que Michel Pierssens et Roberto Benardi appellent la « préhistoire de la modernité montréalaise ». En témoigne une intertextualité foisonnante, éparpillée sur une demi-douzaine de petites revues qui, pour avoir été éphémères, n'en attestent pas moins de la vitalité d'un circuit parallèle, établi en marge des puissants réseaux catholiques. À cela s'ajoutent des canaux plus officiels, tel le *Paris-Canada* animé par le commissaire général du Canada à Paris, Hector Fabre (voir le texte de Daniel Chartier). Or, si le décalage entre le champ parisien et

sa périphérie nord-américaine s'amenuise ainsi du point de vue de la lecture, il subsiste du point de vue de la création et de la critique. Ferdinand Brunetière lui-même, que personne ne soupçonnera d'avoir été à l'avant-garde de l'« évolution » littéraire, doit faire patte blanche avant de recevoir l'aval du clergé canadien, lors d'une tournée de conférences dont Antoine Compagnon analyse les traces épistolaires. Ce même clergé, dans ses récits de voyage en Terre sainte, occulte le présent hétérodoxe, car islamique, au profit d'un pèlerinage aux sources légendaires du christianisme. Aux « paysages blafards des contrées dithyrambiques³ » des keepsakes romantiques succèdent ici les stations de ce que Pierre Rajotte appelle à bon escient une « liturgie ».

Si les Québécois contractent leur plus grande dette intellectuelle auprès de la France, il leur arrive de lorgner du côté de la culture anglo-saxonne, notamment états-unienne. Comme Montréal était alors une étape obligée sur le parcours des troupes américaines, il ne faut pas s'étonner que la dramaturgie yankee ait trouvé des adeptes au Québec. Lucie Robert raconte comment, vingt ans après la tentative échouée de Louis Fréchette d'exporter son mélodrame *The Thunderbolt* à New York⁴, Louis Guyon et Paul Cazeneuve importent, avec un succès populaire cette fois-ci, la logique commerciale et technologique des Américains. Le libre-échange culturel avec les autres membres de la Confédération canadienne, à la fin du XIX^e siècle comme à la fin du nôtre, va moins de soi. Selon Réjean Beaudoin, les horizons d'attente des deux « peuples fondateurs » sont à ce point incompatibles, les Canadiens regardant par-dessus l'épaule tandis que les *Canadians* investissent davantage dans l'avenir du Dominion, que les malentendus au sujet du sens qu'il convient de donner aux œuvres — dont l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau — ne se font guère attendre. Aussi ne paraît-il pas exagéré de poser que le tournant du XX^e siècle porte en filigrane certaines questions sur l'accueil de la différence qui se trouvent au cœur de notre propre fin de millénaire⁵. En se penchant sur ces années inaugurales et décisives pour les relations

3. Gustave Flaubert, *Madame Bovary : Mœurs de province*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 68.

4. Voir Jacques Blais, Hélène Marcotte et Roger Saumur, *Louis Fréchette épistolier*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1992, p. 43-47.

5. En milieu comparatiste, il est commun de prendre au pied de la lettre le mot de Huysmans, qui disait que « les queues de siècles » se ressemblaient. On s'en convaincra en parcourant les actes d'un colloque français sur le sujet : Gwenhaël Ponnau (dir.), *Fins de siècle : Terme-évolution-révolution ?*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1989, 670 p.

que le Québec va engager avec l'extérieur, les collaborateurs à ce dossier d'*Études françaises* ont interrogé une période relativement peu connue et abordé une problématique protéiforme qui gagnait à être considérée sous un angle historique.